

Interview de José Padilha

« Que l'on aime ou déteste *Tropa de Elite*, ce qui importe c'est le débat »



Avant de connaître le résultat de la récompense du Festival du Cinéma de Berlin, qui a décerné l'Ours d'Or du meilleur film à Tropa de Elite, dans une interview à DW-WORLD, le réalisateur José Padilha critique « l'hypocrisie de la classe moyenne brésilienne », conteste les « idées de gauche et de droite » et affirme que « l'émotion, au cinéma, n'exclut pas la raison ».

Par Soraia Vilela

Source : DW-WORLD – 14/02/2008 - http://www.dw-online.info/dw/article/0,,3115068_page_2,00.html

Traduction : Hélène Chesnel pour *Autres Brésils*

DW-WORLD.DE : *Au montage de Tropa de Elite, vous avez choisi une narration en voix off, à la première personne, par le personnage du Capitaine Nascimento. C'est un procédé qui induit, au moins au début, une identification du spectateur au personnage. Avez-vous été surpris par sa transformation en héros par une partie des spectateurs ou prévu cela durant le montage ?*

José Padilha : À la base de la question, il y a une idée avec laquelle je ne suis pas d'accord. Le Capitaine Nascimento ne s'est pas transformé en héros. Je suis allé à plus de cinq universités pour parler du film au Brésil, à plus de dix projections de mon film. Dans les universités, j'ai filmé les débats, où il y avait deux, trois mille étudiants. Je demandais : qui trouve que le Capitaine Nascimento est un héros ? Et aucune main ne se levait.

Je pense que cela n'est tout simplement pas vrai. J'ai vu dans quelques journaux des personnes dire que la population brésilienne avait fait de Nascimento un héros, donc, les

Brésiliens seraient en faveur de la violence. Ceci est faux. La population brésilienne n'est pas pour la violence. C'est une déformation de la réalité du Brésil.

La narration à la première personne est courante dans le cinéma de plusieurs pays. C'est vrai qu'elle crée une relation entre le spectateur et le personnage qui raconte. En d'autres mots, le film est regardé par le point de vue de ce personnage. Dans *Le Parrain*, par exemple, les gens s'identifient avec Michael Corleone, qui est le personnage principal. *Les Affranchis* est raconté par un mafioso, *Apocalypse Now* par un assassin. Et les gens s'identifient avec cet assassin et avec ce mafioso et voient la réalité à travers leur regard.

Je ne vois pas le problème de faire cela avec un policier et comprendre son point de vue. Comme je ne vois aucun problème dans le choix de Scorsese pour une narration d'un mafioso dans *Les Affranchis*. Vous encouragez un mafioso pendant tout le film et cela ne signifie pas que vous pensez que la mafia est une bonne chose.

Je trouve que cet argument est très infantile. C'est comme si les gens qui voyaient le film n'étaient pas capables de distinguer la fiction de la réalité et que la critique était beaucoup plus intelligente et le comprenait beaucoup mieux. Je ne suis pas d'accord et je pense que la population est très intelligente et sait bien ce qu'elle voit.

La représentation de la classe moyenne a été un point très discuté au Brésil. Cette même classe moyenne, qui est habituée à attribuer toute la faute au gouvernement, oubliant qu'elle exploite l'employée domestique dans sa propre maison. Vous pensez que Tropa de Elite peut avoir commencé une réflexion dans ce sens, en mettant le doigt sur ce point ?

JP : Les affrontements, la violence urbaine au Brésil ont été considérés jusqu'à aujourd'hui comme s'il d'agissait d'une guerre privée entre bandits et trafiquants, dont la classe moyenne serait exclue. C'est évident que la classe moyenne est dans cette guerre et que cette guerre n'est pas privée.

Par exemple, au Brésil, pour certaines raisons, le cannabis est illégal. Il pourrait ne pas l'être, mais il l'est. Donc, le consommateur de cannabis et de cocaïne, quand il achète des drogues, les achète à un groupe armé qui domine une communauté démunie. Et il le sait, c'est implicite dans son choix. Il finance les armes et les balles des trafiquants, oui. Il est à l'intérieur du processus social qui génère cela et fait des choix conscients qui alimentent le processus. La classe moyenne a une grande dose d'hypocrisie au Brésil.

Où peut-on voir cela clairement ? La loi brésilienne aujourd'hui dit ceci : si tu es un petit garçon pauvre, que tu vends du cannabis et de la cocaïne dans une *favela*, et que tu te fais prendre par un policier, tu commets un crime affreux, selon la loi brésilienne. Tu vas en prison, et c'est une prison bondée, où tiennent quatre personnes mais où on en trouve trente, tu ne réussis pas à dormir. C'est une torture.

Maintenant, si tu es un jeune garçon riche, qui achète cette même drogue, la loi dit que le policier peut seulement te faire une admonestation verbale et te renvoyer chez toi. Ceci est une grande victoire de la classe moyenne. Cela fut fêté au Brésil comme une grande victoire. Pour moi, c'est une grande défaite. C'est la victoire de l'injustice et de l'hypocrisie de la classe moyenne brésilienne.

La classe moyenne est coupable de différentes manières, ceci en est une. Il est clair que je ne parle pas de toute la classe moyenne, mais une grande partie profite de la corruption des policiers. Un type de la classe moyenne réussit à corrompre un policier et n'est même pas emmené au poste. Il existe une connivence entre la classe moyenne et l'état de fait au Brésil qui génère la violence.

Le cinéma est fait par la classe moyenne. La classe pauvre ne fait pas de cinéma. Je pense qu'une grande part de la polémique qui a eu lieu au Brésil et des accusations contre le film provient du fait que ceux qui écrivent représentent cette classe moyenne qui est critiquée dans le film. J'ai choisi de mettre cette critique dans la bouche d'un policier violent. Et alors c'est devenu pire encore. Comment est-ce possible que moi, le grand journaliste, je suis assis ici, fumant mon joint pour écrire un article sur ce film, je suis attaqué par un policier ? Les gens n'aiment pas, il y a des personnes qui ne réussissent pas à gérer cela, donc c'est mieux de se débarrasser du film que de l'analyser réellement.

Par rapport à l'accueil du film hors du Brésil, le débat ne s'arrête pas : il y a des critiques acides et beaucoup d'éloges du film. L'indifférence n'existe pas et la controverse continue. Vous vous attendiez à ce que cela arrive ou vous pensiez qu'il y aurait une réaction plus claire au film en dehors du pays ?

JP : C'est naturel que le débat soit arrivé jusqu'ici par le biais de la critique brésilienne. Aurait-il surgi spontanément ? Peut-être, je ne sais pas. **Mais c'est un bon débat, il est intéressant d'avoir cette polémique.** Une partie de ce débat résulte du fait que les gens pensent la société avec des idées qui sont déjà mortes. **L'idée selon laquelle, pour considérer un processus social, il faille être ou de droite ou de gauche est, pour moi, une idée morte.** On est à Berlin, où le Mur est tombé, où sont tombées aussi deux idéologies qui n'ont plus de sens.

Mon film regarde la société sans idée de droite ou de gauche, mais au travers de la théorie des jeux. Il développe une métaphore. Pour comprendre le déroulement d'un jeu, le comportement d'un joueur de poker, tu dois comprendre les règles du poker. Pour comprendre le comportement d'un individu dans une société, tu dois comprendre qu'il prend des décisions dans un contexte des règles de cette société. C'est très clair dans le film.

Un policier à Rio de Janeiro : quelles sont les règles auxquelles il est soumis ? Il reçoit 400 dollars par mois, est mal entraîné, est placé dans une structure corrompue de bas en haut. Et on lui demande de faire respecter la loi dans les *favelas* avec des personnes bien armées, avec un grand risque de mourir pendant une longue période de temps.

La mortalité des policiers à Rio de Janeiro est énorme. Quel est le comportement d'une personne, une fois posées ces règles du jeu ? Il est naturel qu'elle se corrompe. C'est pour cette raison que nous avons dans la police 40 milles individus et plus ou moins 30 milles sont considérés comme corrompus par la population. Ce qui est vrai.

Un autre résultat des règles du jeu : si vous voulez avoir, à l'intérieur de ce groupe, un petit groupe de policiers qui ne se corrompent pas pour de l'argent, vous devez inculquer chez ces policiers une idéologie extrêmement violente. Ils doivent se sentir meilleurs que les autres, se sentir au-dessus de la loi. Sinon, ils vont se corrompre aussi. Les policiers du *BOPE* sont le résultat des règles du jeu instaurées pour la police.

Une autre règle stupide de notre jeu est le fait que le cannabis soit illégal. Si ce n'était pas le cas, 50% des recettes du trafic disparaîtraient. Que fait-on au Brésil ? On reproduit ce jeu depuis de nombreuses années et le résultat est le même : milles personnes assassinées par des policiers chaque année. Ce jeu est stupide.

Où est-ce que je veux en venir ? C'est que vous réussissiez à regarder la société et à comprendre son fonctionnement, sans avoir à choisir une position politique. Je n'en ai aucune, je ne regarde pas la réalité d'une façon politique. C'est un fait que la politique n'a rien à voir avec cela, il y a des gouvernements de gauche et de droite et la situation est la même, parce que les règles du jeu ne changent pas.

Est-il possible de faire du cinéma, de faire un film comme Tropa de Elite et de dire que l'on n'a pas de position politique ? Même si elle n'est pas partisane...

JP : Cela dépend de ce que l'on entend par politique. Vous pouvez avoir une position politique sans nécessairement devoir adopter une philosophie d'origine marxiste ou issue d'Adam Smith. Vous n'êtes pas obligés d'être libéral ou néolibéral, ni socialiste ou communiste pour avoir une position politique. Vous pouvez avoir une position politique qui est tirée d'autres idées que celles-ci. Le monde ne se réduit pas à ces idées. Ces idées n'ont désormais plus de sens et ne comprennent plus le monde.

Tropa de Elite montre un pays sans scrupule, tant dans la connivence de la classe moyenne que dans la brutalité de la police. Un pays qui se révèle non viable. C'est un chemin sans retour, sans sortie ?

JP : Le résultat du jeu dépend de la règle. Donc, si vous changez la règle, vous pouvez obtenir un autre résultat. Mais ceux qui instaurent les règles dans une société sont les joueurs eux-mêmes. On peut changer les règles, on peut changer les lois qui régulent le trafic de drogues, on peut changer la structure de la police ; au lieu d'envoyer une police violente dans une *favela*, on peut construire une école, on peut faire des prisons un lieu plus humain.

On peut changer une série de choses au Brésil. C'est modifiable. Il n'existe pas de processus fataliste. Ce que je pense c'est que nous faisons cela ensemble. C'est nous qui créons cette situation pour nous-mêmes et, par conséquent, nous pouvons la modifier.

En plus d'avoir parmi les scénaristes Bráulio Mantovani, responsable du scénario de Cidade de Deus, il y a d'autres ressemblances entre votre film et celui de Fernando Meirelles : la caméra inquiète, le montage, la bande son, parfois. Les deux films inaugurent-ils une nouvelle veine ? Sont-ils un point de repère esthétique, à partir duquel le cinéma brésilien semble tracer son chemin, en parlant de la violence de cette manière ?

JP : Il existait autrefois une idée selon laquelle pour faire un film sur la société vous deviez faire un film qui générerait une distanciation critique, qui n'engageait pas le spectateur par l'émotion. Les philosophes pensaient cela aussi, mais rapidement, ils ont découvert que non. Comme Deleuze ou Foucault, par exemple, qui découvrirent que l'on pense pour rendre compte de ses émotions.

Les neurologues ont aussi découvert que des scientifiques brillants, qui avaient des problèmes dans la partie émotionnelle de leur cerveau, n'arrivaient plus à produire, alors que la partie intellectuelle était intacte. Parce que l'émotion est nécessaire pour penser. Et cela est arrivé au

cinéma. Fernando [Meirelles] a fait cela dans *Cidade de Deus*. Il a pensé : je n'ai pas besoin d'avoir une séquence lente, qui prend le spectateur à la Brecht : « Maintenant vous pensez ». Je n'ai pas besoin de cela. J'ai besoin d'engager le spectateur tout au long du film et je vais générer un débat bien plus important à la fin du film.

Pour cette raison *Cidade de Deus* a généré plus de 50 thèses universitaires. *Tropa de Elite* en a déjà généré 30 au Brésil et à l'extérieur. Je ne suis pas en train de dire que l'on ne peut pas faire de film qui ait un rythme lent. Je dis seulement que l'émotion et l'engagement du film avec le spectateur n'exclut pas la raison. Au contraire, l'émotion pousse la raison à l'intérieur du film beaucoup plus qu'un film qui prend de la distance critique. À un tel point que vous dites que les gens ou aiment ou détestent et débattent du film féroce. C'est cela que l'on veut.